

Jacqueline Duvary

# Amours en couleurs



AlterPublishing





Jacqueline Duvary

# Amours en couleurs

AlterPublishing



# Le village

C'est un village du sud de la France où les gens chantent quand ils s'expriment. Un petit village occitan, entre mer et montagne, accroché à flanc de colline, niché au milieu d'une garrigue épaisse sentant bon le thym et le romarin, dominant les vignes et les oliveraies qui longent le petit cours d'eau qui serpente à ses pieds... Celui-ci semble endormi, paresseux et, la plupart du temps, on le traverse à gué ; mais ne vous y fiez pas, car aux premières grosses pluies d'automne, de celles que l'on nomme épisode cévenol, le petit ruisseau inoffensif se transforme en torrent furieux et dévastateur emportant tout sur son passage...

Dans les ruelles étroites bordées de maisons de pierre, groupées autour de l'église et du temple - deux édifices qui se font face -, vivent quelques centaines d'âmes, tous voisins ou cousins éloignés qui se connaissent depuis l'enfance. L'hiver, un doux soleil se reflète dans les carreaux des fenêtres aux volets ouverts mais l'été, la chaleur écrasante, lourde comme une chape de plomb, plonge les habitations dans une douce léthargie. Il faudra attendre le soir, une fois la fournaise apaisée, pour que sur la place, à l'ombre des platanes, les amateurs de pétanque disputent des parties acharnées sous les regards et les rires des anciens, assis sur des bancs de pierre. Autour de cette même place, un café qui ne désemplit pas quand vient l'heure de l'apéro, le bureau de poste où l'on va retirer de l'argent ou envoyer une lettre recommandée, une épicerie qui a tout de la caverne d'Ali Baba et une boulangerie à la bonne odeur de croissant, complètent le tableau de ce lieu où il fait bon vivre.

Et puis, un jour, l'autoroute est arrivée, tout près, mettant la grande ville voisine à trente minutes en voiture et on a vu affluer les citadins à la recherche de calme et d'air pur et, avec eux, une frénésie immobilière s'empara aussitôt du village où tous ceux qui possédaient un bout de garrigue ou un vieux Mazet inoccupé ont senti l'odeur de la bonne affaire. Les

lotissements se sont mis à pousser comme des champignons après une bonne pluie d'automne et la population s'est mise à croître à la vitesse du TGV... Maintenant il y a un médecin, des infirmières, une pharmacie, un restaurant, un bureau de tabac et les gens se sont mis à parler de plus en plus *pointu*. Deux villages se sont alors formés, l'ancien dans lequel résident les natifs et le nouveau peuplé de citadins. Ceux-là partent le matin travailler à la ville et ne rentrent que le soir pour se coucher. Ceux-là, ne vont jamais à l'épicerie, à laquelle ils préfèrent le supermarché moins cher et mieux achalandé et ne fréquentent pas le bistrot, trop rustique à leurs yeux. Il y a les villageois et les *estrangers* et chacun reste sur son quant à soi, ne se mélangeant pas aux autres.

Pourtant, une rue fait exception, une petite rue - ou plutôt une impasse devrais-je dire -, dans laquelle anciens et nouveaux cohabitent et c'est à cette rue et ses habitants que nous allons nous intéresser.

# Celui qui roumègue

Ferdinand ne reconnaissait plus sa rue. C'était une rue atypique autrefois, ni tout à fait dans le village, ni tout à fait en dehors, une rue occupée par deux grosses maisons de pierre, collées l'une à l'autre comme pour se tenir chaud lorsque le mistral soufflait dans les vignes tout autour. Dans cette rue, il y était né, y avait grandi, y avait connu ses premiers émois amoureux avec Suzanne, sa voisine, s'y était marié et y avait installé son atelier de menuiserie. Même Mathieu, son fils, y était venu au monde car lorsque Hortense, sa femme, avait ressenti les premières contractions, il faisait nuit et ils n'avaient pas eu le temps d'aller à la maternité située beaucoup trop loin de chez eux et c'est la sage-femme qui avait aidé sa femme à sortir son enfant. Il se souvenait encore de ce jour, comme étant le plus beau de sa vie. Il avait un fils, un gaillard à qui il apprendrait le métier et avec lequel il irait à la chasse aux sangliers, comme son père l'avait fait avec lui.

Après son accouchement, il y avait eu des complications pour Hortense, à la suite desquelles il lui fut impossible d'avoir d'autres enfants. Ferdinand aurait bien aimé avoir une famille nombreuse, trois ou quatre petits, mais il s'était résigné tant bien que mal à cette idée d'un enfant unique. Après tout, il avait un petit homme, c'était tout ce qui comptait...

Pourtant, Mathieu, son fils, se révéla très vite un enfant frère à la santé fragile. Il attrapait tout ce qui traînait dans l'air et dès qu'un virus ou un microbe passait par là, c'était pour lui. Ferdinand ne comprenait pas comment il avait pu faire naître une pareille mauviette, lui qui était si robuste. Même Hortense n'était jamais malade et ce petit avait vu le docteur plus souvent en quelques années que lui dans toute sa vie.

En grandissant, sa santé s'améliora, mais sa carrure ne s'épaissit pas pour autant et il restait toujours mince et délicat à tel point que, quelques fois, lorsqu'il le regardait, Ferdinand trouvait qu'il avait l'air d'une fille ; ses traits étaient fins, son

visage resta longtemps imberbe et même ses poils mirent du temps à pousser sur son corps. En plus de ça, il ne se montrait pas très bricoleur, était malhabile de ses mains et passait son temps libre à lire ou à écouter de la musique, enfermé dans sa chambre. Ferdinand avait bien essayé de l'emmener à la chasse, une fois ou deux, mais sans succès, car il avait peur de tenir un fusil et la vue du sang des bêtes lui donnait des haut-le-cœur. Il essaya aussi de l'initier à la menuiserie mais quand il voulut l'emmener dans son atelier, sa femme refusa de peur qu'il ne se blesse.

- Ton fils est une vraie poule mouillée, lui avait-il dit alors, si je ne te connaissais pas, je penserais qu'il n'est pas de moi.

- Ne dis donc pas de bêtises, avait-elle répondu.

- Alors pourquoi, il ne me ressemble pas ? Même les hommes de ta famille ne sont pas des *flaquas*, alors de qui il tient celui-là ?

- Il ne te ressemble peut-être pas physiquement mais il a ton caractère en tout cas, avait-elle répliqué.

Il est vrai que sous ses apparences délicates, on sentait chez le gamin une détermination sans faille et quand, à seize ans, son père voulut lui faire quitter l'école pour apprendre le métier de menuisier, il refusa tout net.

- Je ne veux pas être menuisier, avait-il dit, je veux faire des études et travailler dans l'informatique.

Ferdinand était dépassé. L'informatique ! Qu'est-ce que c'était encore que cette lubie ?

Mais le petit s'était entêté, tant et si bien qu'on dut lui acheter un ordinateur et, à partir de ce jour, ils s'éloignèrent encore un peu plus l'un de l'autre, chacun évoluant dans deux mondes différents, l'un bien réel, l'autre virtuel et lorsque Mathieu essayait de lui expliquer le fonctionnement d'un ordinateur, il n'y comprenait goutte, c'était du chinois pour lui, alors il partait car il se sentait bête et ignorant. Lui qui avait tellement attendu cet instant où il pourrait lui apprendre à travailler le bois et lui transmettre son amour du travail bien fait, il se retrouvait à présent dans le rôle de l'élève qui ne pigeait rien. Même Hortense semblait comprendre les rudiments du langage basic et elle commençait à pianoter sur le clavier, tandis que lui, il méritait le bonnet d'âne. Alors



honteux, il s'enfermait dans son atelier pour bricoler ou il emmenait son chien prendre l'air pour de longues promenades au cours desquelles il *roumégua*it.

*Finalement, pensait-il, il aurait mieux valu qu'ils aient une fille, au moins elle aurait été utile à la maison, elle se serait mariée et peut-être que son mari aurait repris la suite...*

Parce que pour ce qui était des filles, c'était pareil, Mathieu avait dix-huit ans et toujours pas de bonne amie. Ah ! Lui, à son âge, il y avait longtemps qu'il fricotait avec Suzanne. Il se souvenait encore avec émoi comment le soir elle sortait en douce de sa chambre et venait le rejoindre dans la cabane à outils au fond du jardin de ses parents. Le mur de pierre qui séparait leurs deux propriétés était facile à escalader et il le faisait aisément. Il montait sur la grosse poubelle à compost, grimpaait sur le mur et descendait de l'autre côté par un escabeau de bois que Suzanne apportait. Ils avaient quoi ? Seize ? Dix-sept ans ? Ils se connaissaient depuis l'enfance et s'étaient promis l'un à l'autre depuis toujours. Quand ils se retrouvaient dans le cabanon, ils ne faisaient rien de mal, se contentant de s'embrasser, de se peloter un peu aussi et Ferdinand devait bien reconnaître que certaines fois, il se sentait serré dans son pantalon. Mais il résistait, il voulait attendre qu'ils soient mariés, pour consommer, il l'aimait et la respectait trop pour la déshonorer.

*Fan de chichourle, quel fada j'étais ! J'aurais mieux fait d'en profiter parce que Daniel, lui, il n'a pas fait tant de chichis.*

Daniel était son cousin de la ville, le fils d'Eugénie, la sœur de sa mère, et un été, il était venu passer les vacances chez eux avant d'intégrer l'École des Mines qui le formerait au métier d'ingénieur.

Il était grand, distingué, intelligent et surtout beau parleur et toutes les filles craquaient pour lui. Suzanne ne fit pas exception à la règle et bientôt elle ne lui prêta plus beaucoup d'attention et ne vint plus le rejoindre le soir au fond du jardin. Ferdinand en éprouva beaucoup de chagrin et se demandait ce qu'il avait bien pu faire pour qu'elle le néglige ainsi.

– Tu la connais bien, Suzanne, lui avait demandé Daniel, un soir.

– Pour sûr, c'est ma voisine, on se connaît depuis l'enfance.

– Elle me plaît bien, lui avait-il dit, je la trouve super-mignonne et je crois que je ne lui suis pas indifférent non plus. Tu crois que tu pourrais nous arranger le coup ?

Ferdinand en était resté tout estourbi.

– Comment ça, t'arranger le coup ?

– Ben dis-lui que j'aimerais la voir seule, le soir par exemple.

– Je ne sais pas avait-il répondu.

– Allez, sois sympa, s'il te plaît, je vais bientôt repartir.

C'est vrai qu'il allait repartir et qu'il ne reviendrait certainement plus, maintenant qu'il allait devenir un *Monsieur*... Alors que risquait-il ? Et puis, si ça se trouvait, Suzanne ne voudrait pas venir. Il se faisait peut-être des idées le beau Daniel...

Alors, confiant, il lui avait indiqué le passage qu'il avait emprunté si souvent pour rejoindre Suzanne. Ce fut l'été le plus triste de sa vie, car non seulement Suzanne avait accepté les visites de Daniel, mais en plus, ce dernier se sentait obligé de lui raconter ce qu'il lui faisait dans la cabane...

Quand Daniel partit à la fin des vacances, il avait espéré que Suzanne lui reviendrait, car il l'aimait suffisamment pour lui pardonner son infidélité, mais il n'en fut rien. Elle partit à son tour et il n'eut plus jamais de ses nouvelles jusqu'à l'année dernière.

*Ouais ! Si Daniel, n'était pas venu cet été-là, il aurait certainement épousé Suzanne et elle lui aurait donné un vrai gars, elle ! Pas comme l'autre, avec sa tête de premier de la classe, toujours assis derrière son ordinateur.*

Les années ont passé, Mathieu est devenu ingénieur en informatique et il est monté travailler à Paris dans une grosse entreprise. Il descendait de temps en temps chez ses parents, souvent avec un copain ou un collègue de bureau mais jamais avec une amie. Ferdinand a commencé à se poser des questions. Son fils aurait-il un problème avec les filles ? Cette idée, même si elle l'effleurait parfois, le révoltait profondément.

Aussi, cette année-là, quand Mathieu vint seul pour passer la Noël, il décida d'aborder le sujet.

- Dis donc, mon garçon, tu vas bientôt avoir trente ans, tu ne crois pas qu'il serait temps de te marier et de me faire grand-père ?

- Rien ne presse, il n'y a pas le feu, avait répondu son fils légèrement embarrassé par la question.

- C'est vrai, ça, laisse le tranquille avait renchéri Hortense. Mais il avait insisté.

- Moi, je trouve que c'est le moment au contraire, si je veux profiter un peu de mes petits-enfants.

De plus en plus gêné, Mathieu semblait chercher de l'aide auprès de sa mère.

- Qui veut encore de la bûche ? avait-elle demandé alors, histoire de changer de sujet de conversation

Ferdinand s'était fâché tout rouge.

- N'essaye pas de m'embrouiller, lui avait-il dit l'air menaçant. Pour une fois qu'on discute de choses réelles et non virtuelles, des choses de la vie, j'aimerais bien qu'on continue. Puis s'adressant à Mathieu : Alors que se passe-t-il ? Pourquoi tu n'as pas de fiancée ? Tu n'aimes pas les filles ?

On avait pu lire alors sur le visage de Mathieu un grand soulagement devant la perche que lui tendait son père.

- C'est ça, avait-il avoué, je n'aime pas les filles, je préfère les hommes, je suis homosexuel.

Ces mots avaient claqué comme une gifle au visage de Ferdinand et même si tout au fond de lui il s'en doutait un peu, cet aveu fait comme ça, brusquement, sans ménagement, lui fit l'effet d'un coup de massue sur la tête. Pendant un instant, il n'avait su quoi dire et un silence de mort avait empli la pièce. Puis il avait senti la rage, la honte, la déception et le dégoût monter en lui et il avait explosé.

- Comment ça, tu es homosexuel ? Qu'est-ce que c'est que ces conneries ? Et depuis quand ?

- Depuis toujours Papa. Tu ne t'en étais pas rendu compte mais Maman, elle, l'avait compris.

Il s'était tourné vers sa femme.

- Tu le savais ? Tu savais que notre fils se tapait des mecs et tu n'as rien dit ?

- Ce n'était pas à moi de te le dire.

- Et tu fais ce genre de choses depuis combien de temps ? avait-il demandé d'un air méprisant à Mathieu.

- Ça fait des années Papa, depuis que j'ai compris ce que je ressentais et qui j'étais vraiment.

Ferdinand semblait avoir réalisé tout à coup ce que cela impliquait.

- Des années ! Tu veux dire que lorsque tu venais chez nous avec tes soi-disant copains, tu te les tapais, en réalité. Tu couchais avec des types, là, chez moi, sous mon toit ?

- Papa, arrête, s'était indigné Mathieu.

Mais la colère l'étouffait, alors pour ne pas se ruer sur son fils et le frapper, il dit :

- Dehors ! Sors de chez moi et n'y remets plus jamais les pieds.

- Ferdinand, s'était écrié Hortense.

- Papa, avait supplié à son tour Mathieu.

- Il n'y a pas de Ferdinand, ni de Papa qui tienne, avait-il hurlé. Ah ! Vous vous êtes bien foutus de ma gueule tous les deux en me laissant me bercer d'illusions sur l'éventualité d'avoir des péquelets à la maison. Eh bien laissez-moi vous dire que votre petit manège est terminé. Toi, si tu veux te taper des mecs, tu le feras hors de chez moi et de ma vie. Je ne veux plus entendre parler de toi. Je n'ai plus de fils.

C'est comme ça que Mathieu était parti et qu'il ne l'avait plus revu malgré les supplications de sa femme. Il n'avait cependant pas empêché Hortense de correspondre avec son fils, il n'était pas comme ça, et quand elle montait de temps en temps passer quelques jours à Paris chez sa sœur, il faisait semblant de rien. Cet enfant l'avait trop déçu, il n'avait rien de commun avec lui, il l'avait rayé de sa vie. Mathieu l'avait compris car depuis que sa mère était morte, il y a sept ans de ça, il ne s'était jamais rendu sur sa tombe.

C'est comme ça que Ferdinand s'était retrouvé seul, avec son chien, dans cette grande maison vide, dans une rue qu'il ne reconnaissait plus car les vignes avaient disparu pour laisser place à des maisons neuves habitées par des étrangers.

Il y avait Margot, la veuve joyeuse. En voilà une qui n'avait

pas attendu longtemps pour remplacer son mari défunt.

*Elle croit peut-être que je ne vois pas son petit manège avec le voisin de derrière... Il va, il vient, ils partent en voiture... Et pendant ce temps, sa femme, malade, est clouée dans son fauteuil. Ce n'est pas joli joli, tout ça.*

À côté de chez lui, la maison de Suzanne s'était peu à peu transformée en refuge pour animaux depuis que Monique, sa sœur, avait adhéré à l'association Brigitte Bardot. Monique, encore une qui avait drôlement tourné casaque... Elle avait toujours été jobasse celle-là, mais ça ne s'arrangeait pas avec les années car, en plus des chats qui venaient faire leur besoin dans son jardin, voilà que la chèvre qu'elle avait recueillie depuis peu leur emboîtait le pas et venait dévorer ses légumes du potager.

Heureusement, il y avait Suzanne qui, après des années d'absence, était revenue vivre auprès de sa sœur l'an dernier et c'était bien la seule et unique raison qui l'empêchait de ne pas mettre la clé sous la porte et de partir au diable vauvert... Car ce n'est pas les autres habitants de la rue qui auraient pu le retenir...

En face, vivait un couple d'une cinquantaine d'années aussi discret qu'inexistant car, bien qu'étant là depuis un an, ils ne parlaient à personne. Ils partaient le matin de bonne heure pour travailler, ils rentraient tard le soir et Ferdinand ne savait rien de leur vie.

Et puis à côté de chez eux, il y avait ces deux femmes dont l'une était enceinte. Dans quel monde vivions-nous ! Les femmes se mettaient avec des femmes et se faisaient faire des bébés, Dieu sait comment ! Les hommes vivaient avec des hommes et adoptaient des enfants étrangers !

*Bon Dieu, autrefois il n'y avait qu'une seule façon de faire de bébés, c'était plus simple...*

Oui, décidément, Ferdinand se sentait un étranger dans sa propre rue.

\*

\* \*

De là où elle se trouvait à présent, Hortense se faisait beaucoup de souci pour Ferdinand. Il était devenu si solitaire, si amer qu'on avait l'impression qu'il en voulait à la terre entière même si le retour de Suzanne, il y a un an, semblait l'avoir un peu adouci. Elle savait bien qu'il ne l'avait jamais oubliée ; il suffisait de voir ses yeux s'illuminer dès qu'il l'apercevait... Mais la déception causée par Mathieu, cet enfant qui ne correspondait pas à l'idée qu'il se faisait d'un fils, continuait à être plus forte que tout et à nourrir son amertume...

Pour elle aussi cela avait été difficile d'accepter que son fils n'était pas comme les autres et qu'il aurait une vie différente. Elle aurait tellement aimé qu'il se marie et qu'il ait des enfants qu'elle aurait choyés, dorlotés, gâtés avec ses bons petits plats et ses confitures. Mais la vie était ainsi faite, qu'elle ne nous donnait pas le choix et lorsque l'on aimait les gens, il fallait les prendre comme ils étaient. Mathieu, elle l'aimait, il était son fils unique et elle avait eu tellement peur pour lui quand il était petit, il était si fragile... Alors quand il lui avait annoncé qu'elle ne serait jamais grand-mère, elle s'était résignée pourvu qu'il soit heureux. Elle avait espéré que Ferdinand aussi accepterait - ce n'était pas un mauvais bougre au fond - . Aussi, quand il avait péché les plombs et qu'il avait jeté son fils dehors, avait-elle été très malheureuse. Son plus grand regret depuis qu'elle était partie, c'est que même sa disparition n'avait pas pu les réconcilier. Mathieu avait trop souffert de l'attitude de son père et de la façon dont il l'avait rejeté et Ferdinand était trop fier et entêté pour faire le premier pas.

Il y avait bien cette poudre de perlimpinpin qu'on lui avait donnée à son arrivée mais ce n'était pas une poudre magique. Elle aidait juste à provoquer les événements mais encore fallait-il que les esprits soient prêts. Et, quand elle regardait Ferdinand et qu'elle voyait toute cette colère qui l'habitait, elle savait que ce n'était pas le bon moment et qu'elle devrait attendre encore.

## Table des matières

1.	Le village	3
2.	Celui qui roumègue	5
3.	La veuve joyeuse	13
4.	Les filles d'à côté	19
5.	Les sœurs SPA	31
6.	Les gens d'en face	41
7.	Deux étages au-dessus...	51
8.	Si on organisait la fête des voisins	59
9.	Un petit couple sans histoire	63
10.	La chèvre, le chou et le chien	73
11.	Quand le destin s'amuse...	83
12.	Quand Margot fait du porte à porte	93
13.	La vérité en face	103
14.	L'amour, toujours l'amour...	111
15.	Simple comme un coup de fil...	121
16.	Libérations...	131
17.	Une seconde vie	137
18.	Quand le passé se fait présent	143
19.	Quelque part ailleurs	149
20.	La fête des voisins	153
21.	Lorsque l'enfant paraît	163

## Du même auteur

Retrouvez tous les ouvrages de Jacqueline Duvary publiés aux éditions AlterPublishing.

### **Amours contraires**

À dix-huit ans, Charlotte vient de découvrir son homosexualité dans les bras de Mary. Troublée par cette révélation, elle décide de se confier à sa grand-mère avec laquelle elle partage une tendre complicité. Mais ce qu'elle ignore, c'est que ses confidences vont provoquer chez la vieille dame la résurgence d'un merveilleux et douloureux secret.

*" Moi aussi, j'ai vécu une grande, merveilleuse et triste histoire d'amour avec une fille... c'était il y a bien longtemps, j'avais à peu près ton âge et elle s'appelait Léna".*

### **Le choix d'Alix**

Isabelle, quarante ans, mariée et mère de famille est au bord de l'implosion. Face à un mariage qui fait naufrage, un métier qui ne la satisfait plus et un deuil difficile suite au décès de sa mère, elle ne sait plus comment récupérer sa vie qui semble lui échapper. En faisant le tri dans les affaires de ses parents, la découverte de la photo d'une jeune fille inconnue et de son journal intime, lui révèle l'existence d'une tante dont elle ignorait tout car cette dernière fut bannie de la famille pour avoir quitté mari et enfant pour l'amour d'une femme. Intriguée et curieuse d'en savoir plus, Isabelle va se lancer dans une enquête qui la fera pénétrer au cœur d'un secret de famille qui bouleversera sa vie...

### **Un jour d'hiver à Manhattan**

Lorsque leurs chemins se croisent un jour d'hiver à



Manhattan, pour Adeline, quinquagénaire dynamique, infirmière dans le Sud de la France, ce voyage à New York est la réalisation d'un rêve d'adolescence tandis que pour Léa, jeune actrice parisienne, c'est une opportunité de booster sa carrière outre atlantique en tournant dans un film américain. De cette rencontre improbable entre deux femmes que tout oppose, va naître une amitié profonde qui va les rendre indispensables l'une pour l'autre... Dans cette relation fusionnelle, laquelle des deux osera franchir la ligne ténue qui sépare l'amour de l'amitié, au risque de tout détruire ?

Chez AlterPublishing LLC, édition équitable alternative à l'édition traditionnelle, nous faisons pleinement confiance à nos internautes et à nos lecteurs. Nous attendons donc d'eux que l'ouvrage soit, conformément à la législation, utilisé uniquement à titre personnel. Nous avons volontairement exclu toute protection ayant pour but d'empêcher la transmission de nos livres numériques à d'autres lecteurs que nos acheteurs directs ; nous préférons utiliser ce budget lourd et récurrent à des fins plus utiles à tous. Les livres et les fichiers numériques commandés, leur contenu, ainsi que tous les éléments reproduits sur le site de téléchargement d'œuvres numériques au titre de ce service (notamment textes, commentaires, illustrations et documents iconographiques) sont protégés par le Code de la Propriété Intellectuelle en France et par les législations étrangères régissant les droits d'auteur et droits voisins, le droit des marques, le droit des dessins et modèles, le droit des brevets. À ce titre, les œuvres de l'esprit, qui sont ainsi présentées et proposées pour le téléchargement et la lecture sont uniquement destinées à un usage strictement personnel, privé et gratuit. Toute reproduction, adaptation ou représentation sous quelque forme et par quelque moyen que ce soit, et notamment la revente, l'échange, le louage ou le transfert à un tiers, sont absolument interdits. Toute utilisation hors de ce cadre serait assimilable à un acte de contrefaçon, qui vous expose à des poursuites judiciaires, civiles ou pénales dans le cadre des dispositifs législatifs et réglementaires en vigueur. Nous comptons donc sur votre éthique qui nous permet de garantir les prix de vente les plus bas du marché et la rémunération des auteurs la plus attractive, maintenant et à l'avenir.

© 2018 AlterPublishing LLC